

CHAPITRE 10

LE RETOUR DES DRAPEAUX

Alors que nous nous préparons pour l'acte X, l'heure est à un premier bilan des victimes. Le collectif « Désarmons-les » et le journaliste David Dufresne recensent déjà plus d'une centaine de blessés graves. Au menu : yeux désorbités, mâchoires cassées, crânes enfoncés, mains et pieds arrachés et autres mutilations diverses. Il faut avoir les nerfs solides pour s'aventurer là-dedans, et l'on comprend que le Français soit véritablement à bout pour ne pas se soumettre à l'injonction catégorique de la peur, à la menace physique censée faire plier tout bon occidental consumériste qui se respecte. Pas très « carpe diem », tout ça. Quoique !

Chez les Gilets jaunes, en réalité, on se shoote à l'adrénaline chaque semaine depuis deux mois, et on y a carrément pris goût. Au-delà des ronds-points, des petites assemblées générales (AG) locales et des manifestations du samedi, de grands raouts commencent à s'organiser qui rencontrent un certain succès. L'Essonne, département-amiral de l'Île-de-France, est l'un des premiers à tenter de s'organiser. Au soir de ce vendredi 18 janvier, sous l'égide de celle qui se fait appeler Erika, il accueille une AG monstre à Bondoufle. Sept cent personnes furibardes venues se frotter à leurs congénères, débattre jusqu'à plus soif et tenter de trouver des solutions nouvelles pour faire avancer le mouvement. De nouveaux liens seront créés qui cimenteront, patiemment, ce département *king size* dont on reparlera souvent par la suite. C'est peu de choses pour le moment, mais c'est toujours mieux que ce « Grand débat » que le président de la République vient justement de lancer à grand renfort de trompettes.

Le samedi arrive enfin. La formule des « défilés » semble s'imposer, mais on sent bien la foule intenable. Je retrouve le cortège en chemin et remonte patiemment jusqu'à la tête, pour une petite traversée assez tranquille de la rive gauche des Invalides à la place d'Italie. Le trajet d'aujourd'hui forme une boucle, et nous sommes supposés retourner aux Invalides. Je ne les verrai pas de la journée puisque le cortège s'emballa assez rapidement, avec l'objectif d'aller bloquer le périphérique. La maréchaussée ne l'entend pas de cette oreille, qui bloque impitoyablement l'avenue d'Italie et nous contraint à bifurquer vers l'ouest sur un trajet « sauvage », plus méridional que celui qui avait été déclaré, le tout au gré des rencontres. Flics à droite ? On prend à gauche. Flics à gauche ? On prend à droite. Une marche soutenue dans les rues quasi-désertes de ces quartiers résidentiels, dont nous voyons le prix du mètre carré augmenter à mesure que nous avançons. Parvenus au métro aérien, nous prenons direction Cambronne. Les chants de la foule nombreuse résonnent puissamment sous la voûte d'acier qui porte les rails et le cortège s'échauffe au fur et à mesure de sa progression, bloquant des centaines de voitures qui ne s'attendaient pas à nous voir débouler. Comme de coutume, Anne Hidalgo a laissé traîner tout ce qu'elle pouvait (palissades, engins de chantiers, parpaings, pièces détachées, etc.), et les manifestants les plus déterminés ne boudent pas leur plaisir. À chaque intersection sa barricade de fortune, aux cris de « Macron démission ! ».

Et d'un coup une rumeur qui enfle, amplifiée par la masse du tablier qui nous surplombe, et je constate qu'on court à mes côtés. Je me retourne et vois la foule compacte qui se précipite en avant dans l'affolement général. Machinalement, je cours aussi : je suis devant, j'entends bien y rester, et je vois bien que le danger vient de l'arrière. Bingo ! Quelques secondes suffisent aux voltigeurs de la BRAV-M pour rejoindre la tête du cortège après avoir fendu la foule sur plusieurs centaines de mètres, au corps-à-corps mais à pleins gaz (belle performance, goût du danger, une moto aurait très bien pu finir par terre ou écraser quelqu'un), distribuant à la volée coups de matraque et balles de défense. Un nouvel acte de cette politique de « sécurité par la terreur », qui fit s'évaporer bel et bien le gros du troupeau. Pour ma part, j'ai avalé suffisamment de kilomètres aujourd'hui. Réfugié derrière les grilles la station Duplex, je me résous à céder à la facilité. Le métro passe, c'est plutôt rare en ce moment le samedi, alors autant en profiter.

La journée fut éprouvante, la scène des voltigeurs impressionnante, mais on est loin des grandes embardées de décembre. Le mouvement est toujours là, cependant, et c'est bien là l'essentiel. C'est ce que j'ai l'occasion de dire au micro de Sud Radio pour ma première intervention médiatique, non pas en tant qu'auteur mais en tant que gilet jaune. Cette jeune radio venue de Toulouse, qui n'a que depuis peu sa fréquence parisienne (son siège parisien lui aussi est tout frais) entend concurrencer RMC sur son terrain, et choisit de donner la parole à des acteurs du mouvement sans tenter de les piéger. Un an plus tôt, Sud Radio fut le seul média « national » qui a réagi à la parution de mon premier livre, me donnant l'occasion de parler de la révolution que j'annonçais avec Philippe David puis André Bercoff. « C'est bien tout ça, jeune homme, mais la révolution, je n'y crois pas. Par contre, on va tout droit vers la guerre civile » m'avait dit ce dernier en *off* après l'interview qu'il m'avait gentiment accordée. J'espère qu'il a compris que les derniers développements lui donnaient heureusement tort, que cette fraternité retrouvée éloignait d'autant le spectre d'un affrontement entre clans ou entre communautés, pour revenir sur le terrain plus conventionnel de l'affrontement de classes.

L'acte X à peine digéré, je m'aperçois que des raisons familiales m'empêcheront d'assister à l'acte XI. Je cocherai toutes les cases ou presque très bientôt, dès la semaine suivante, mais ce 26 janvier m'est inaccessible. C'est par les médias et les réseaux sociaux que j'apprendrai la blessure de Jérôme Rodrigues en fin de journée, sur une place de la Bastille enfumée où les blacks blocs font l'animation. « Il n'y avait pas de LBD à proximité », expliquera le veau de Beauvau, l'insoutenable Castaner, le « premier flic de France » à descendre aussi bas. Les images prouvent évidemment le contraire, l'enquête IGPN ne mènera évidemment à rien, Jérôme n'arrivera même jamais à récupérer son dossier, vous savez déjà tout ça. Ses amis sont auprès de lui à l'hôpital Cochin pour l'aider à réaliser ce qui vient de lui arriver, et qu'il sache que personne ne le laissera tomber. Pour nous, simples manifestants, il était déjà une figure, il devient instantanément une icône. Pas le premier éborgné du mouvement, certes, ils sont sept ou huit déjà à pouvoir revendiquer cette triste antériorité, mais la première « figure » blessée, blessée à la figure, et blessée gravement.

Le mouvement tient son martyr en chef, et il a une sacrée grande gueule. Les conséquences pour le gouvernement seront terribles. Décidément, l'adage se répète, intangible : les révolutions sont avant tout faites du mépris et des actes contre-révolutionnaires d'un pouvoir aux abois, voilà le meilleur carburant des révoltés pour tenir le coup face à l'adversité et faire monter la pression d'un cran. Un supplément de radicalité auquel on peut s'attendre sans grand

risque de se tromper, à l'annonce de l'erreur majeure commise par les forces de l'ordre ce jour-là. Le soir, une « nuit jaune » s'organise à République. Les voltigeurs, encore eux, se chargeront de nettoyer tout ça en quelques minutes, format escadrons de la mort, pour bien faire comprendre aux Gilets jaunes qu'ils ne seront jamais traités comme les profs de fac inoffensifs de Nuit debout. À compter de ce jour, toute tentative d'« occupation » d'un lieu, à plus forte raison d'un point nodal comme la place de la République, sera noyée dans la violence dès l'entame : personne ne doit se croire installé, même pas quelques minutes.

La blessure de Jérôme aura au moins permis de recoller quelques morceaux. À Cochin, Priscillia Ludosky et Éric Drouet parviennent à régler quelques comptes. Les « figures » ont en réalité cessé de se côtoyer depuis la période de Noël, et ces deux-là particulièrement, aux tempéraments si opposés. Gestion du groupe « La France en colère », problèmes judiciaires d'Éric qui favorisent son instabilité, divergences sur la stratégie à adopter, beaucoup de choses les opposent. Ils concluent difficilement une trêve, ce soir-là, au chevet de Jérôme. Un cessez-le-feu bancal qui tiendra peu de temps, prélude à quelques mois supplémentaires d'éloignement.

Mais tout cela, je suis encore loin de m'en douter. Le dimanche matin, tandis que de simples citoyens font la queue devant l'unité de chirurgie qui héberge Jérôme pour lui apporter des cadeaux (fleurs, pâtisseries, cigarettes...), quelques dizaines de « foulards rouges » battent le pavé encore frais de son sang sur cette même place de la Bastille. On s'aperçoit rapidement que la plupart des présents sont des trolls, des plaisantins venus ridiculiser ces petites milices bénévoles du macronisme. Mais la caricature est si proche de la réalité... « Laissez le petit travailler, vous jugerez à la fin, si vous êtes encore vivants et en bonne santé » est la substance de leur discours, et « foutez-nous la paix avec vos histoires de beaufs » leur fait office de conclusion. Ils sont une poignée et la manipulation, grossière, échoue lamentablement.

On a dû bien rire de tout ça ce dimanche, dans la Meuse où se sont réunies les AG locales déjà formées à cette époque à l'appel des ronds-points de Commercy. Deux ou trois représentants par localité, quelques règles de démocratie « horizontale », et c'est parti pour trois jours de débats approfondis à coup de « deux minutes par personne ». Il en sortira une suite de propositions dans la droite ligne des premières revendications du mouvement, la mise en forme d'un embryon de programme qui servira pour la suite. On sait déjà que la prochaine « Assemblée des assemblées » aura lieu dans l'Ouest, probablement Saint-Nazaire ou les gilets jaunes locaux mélangés à des syndicalistes ont installé une « maison du peuple ».

Macron, lui, est en roue libre. Il lance enfin son « Grand débat », souhaitant parler avec les Français, certes, mais à travers leurs maires. Les Français, c'est vrai, ont plutôt de l'affection pour leurs maires, ils les connaissent et les apprécient souvent. On n'est cependant pas obligé d'en conclure qu'un exercice de démocratie « indirecte » est la meilleure réponse à apporter à ceux qui réclament à cor et à cris la démocratie directe faute de représentants dignes de les en dispenser. Quatre thèmes et quatre thèmes seulement, des contributions fantômes dans des « cahiers de doléances » (sic) que personne ne pourra jamais lire – à l'heure où j'écris ces lignes, ils sont toujours sous scellées – et puis des monologues interminables que les bons « démocrates » de notre pays reprochaient en son temps à Hugo Chavez. Lui au moins avait le bon goût de les faire sur l'unique chaîne publique de son pays, tandis que les tunnels macroniens s'étaient ici sur l'ensemble des canaux privés. Un temps de parole pharamineux offert en bonus

au président par des oligarques compréhensifs, au mépris des règles du CSA alors que la campagne des élections européennes s'apprête à commencer.

Certains en France sont dupes de ce manège, on le sait, quelques-uns de ces « supériorisés » pourfendus par Emmanuel Todd, les gagnants de la mondialisation regroupés dans les centres-villes des grandes métropoles françaises, ceux qui passent tout à l'ancien poulain de Jacques Attali tant qu'il violente les « classes dangereuses » et garantit le paiement de la rente. Mais à l'étranger, on continue de déciller sur les qualités ravageuses du jeune premier de l'Élysée. En couverture du Wall Street Journal ce 23 février, Macron incarne « L'échec des élites françaises » (c'est le titre). Le poumon économique de la planète n'a pas la reconnaissance du ventre, qui déplore le bilan « plus médiocre que jamais » de la fine fleur du thatchérisme à la française. « Intellectuellement paresseux » et « populaire uniquement auprès des gens comme lui », notre président se révèle selon eux « incapable de contenir le populisme » malgré sa victoire écrasante face à la menace de la petite boutique « Chez Le Pen, père et fille ». Gilets jaunes obligent, Macron n'a même pas pu faire le déplacement à Davos, ce qui est immédiatement perçu comme un signe de faiblesse par les milieux financiers, tandis que le Conseil de l'Europe s'inquiète explicitement du niveau de répression atteint dans l'hexagone.

Le temps de penser à tout ça, de déplorer l'incendie de la résidence bretonne de l'infect Richard Ferrand (arnaque à l'assurance ? il paraît qu'il serait déjà spécialiste en arnaque aux mutuelles...) et c'est déjà l'acte XII. Une manifestation dédiée aux blessés, qui part de Daumesnil et doit rallier la place de la République. Un trajet et des quartiers bien connus dans la tradition de la gauche, ce fameux « République, Bastille, Nation » que déplorait Frédéric Lordon. Les Gilets jaunes qui avaient commencé par appliquer la doctrine de ce dernier (rien ne sert de défiler dans des quartiers résidentiels éloignés des lieux de pouvoir), font ce samedi leur première entorse à ce principe. Le fameux « service d'ordre » du mouvement (ce sera là sa dernière apparition) se charge de protéger lesdits blessés, et c'est l'occasion d'un premier coin dans la belle harmonie qui régnait jusqu'alors. L'extrême gauche organisée, cherchant depuis le début à s'insérer dans le mouvement selon la stratégie du coucou, et sûrement en confiance avec ce trajet familial, trouva cette occasion-là propice pour tenter une percée.

Une règle tacite des Gilets jaunes autorisait tous les panneaux, toutes les revendications, mais interdisait les drapeaux et les symboles d'organisations partisans ou syndicales, hors inscriptions à même le gilet. Mais ce samedi, cette règle saine qui garantissait l'entente cordiale entre des manifestants venus de tous les bords vole en éclat. Les drapeaux pullulent, et pas seulement le drapeau algérien, lui plus que légitime compte tenu de la révolte qui vient d'éclater là-bas. Pour la première fois, les « antifas » sont venus en masse. Les zouaves aussi. Ils s'affronteront dès l'entame. Que fait le service d'ordre ? L'un de ses membres, d'origine sud-américaine, est allée combattre dans le Donbass (l'Est ukrainien pro-russe, en révolte contre le pouvoir de Kiev issu de la révolution de Maidan en 2014), et il affiche des opinions proches de celles du Rassemblement national sur les réseaux sociaux. Il n'en faut pas plus à l'extrême-gauche militante pour décréter la mobilisation générale. Je n'assiste pas à ces premières échauffourées, que j'avais annoncées dans mon livre. J'aurai plus tard les deux versions de cette histoire, bien évidemment contradictoires, notamment autour de la « protection » de la personne de Jérôme Rodrigues, vers qui tous les regards sont braqués aujourd'hui.

La manifestation démarre et se déroule sans trop de heurts. Se doutant de la fin du scénario, une nasse géante place de la République, Faouzi décide d'exfiltrer les blessés qui marchaient en tête par la rue Jean-Pierre Timbaud, juste avant d'accéder à la place. J'y retrouve mon ami Jan-Ed, un kiné très engagé doté d'une voix de Stentor très pratique en manif. Nous assistons ensemble, depuis un petit promontoire dédié au skate-board, au déversement de la foule sur la place. Les mètres carrés d'asphalte se remplissent petit à petit. Que du jaune, du jaune et encore du jaune. Tiens, que fait cette masse noire au milieu ? Ils sont au moins deux bonnes centaines. En rangs serrés, épaules contre épaules et pas cadencé, le bras levé et le poing fermé, mais le bras levé tout de même, voici la phalange antifasciste. Tous en noir, cagoulés, ostensiblement « déterminés » mais on ne sait pas vraiment à quoi, ils sentent les fils de bourges à plein nez qui font de leur idéologie une arme de classe à rebours de la lutte générale, si l'on m'autorise à emprunter ici l'analyse de Christophe Guilluy. Ils n'ont que faire des slogans des jaunes et de leurs chansons. « Alerta ! Alerta ! Antifascista ! » et autres hurlements bien connus sont leurs mots d'ordre, comme si rien ne s'était passé depuis le 17 novembre. De quels fascistes parlent-ils au juste, ces types qui mettent des vêtements noirs pour marcher au pas le bras levé ?

La foule pacifique s'en dissocie naturellement, comme je m'étais écarté des zouaves à l'acte III, qui eux n'étaient qu'une douzaine. Dans mon livre, je diagnostiquais qu'un véritable soulèvement en France passerait par l'annihilation mutuelle de ces deux catégories délétères qui pourrissent aujourd'hui encore toute perspective d'union sacrée. En bref, « en prendre un pour taper sur l'autre ». Avec un rapport de 1 à 10 entre les effectifs des deux camps, cette guéguerre ne durerait pas longtemps, mais qui n'est pas de mauvaise foi comprend bien que le tout petit nombre de « vrais fachos » français est incompressible, et la lutte « antifasciste » pour une extinction totale du camp d'en face vouée à l'échec, qui le régénère à chaque nouvel excès. Cette journée n'est en tout cas que le premier épisode d'une série d'affrontements sporadiques qui dureront tant que les antifas penseront pouvoir influencer les Gilets jaunes, quelques semaines encore, pas plus. Certains d'entre eux continueront cependant de tenir le haut du pavé dans certaines villes où ils ont leurs habitudes, Nantes et Toulouse par exemple.

Vers 15h, place de la République, les forces sont désormais en place et la nasse peut commencer. Frustrée de la courte durée du trajet, la foule entend bien marcher encore, et s'engouffre spontanément boulevard Saint-Martin, en direction des Grands magasins et de cet ouest parisien qu'elle considère désormais comme sa « maison », mais un cordon de gendarmes bloque impeccablement l'avenue. Son équivalent CRS s'occupe de barrer l'accès par la rue du Temple, direction Châtelet. Côté Saint-Martin, on s'agglomère sur quelques dizaines de mètres, malgré la présence des véhicules qui occupent toute la largeur du boulevard. La première salve de lacrymogène est massive et noie littéralement les manifestants qui s'y trouvent. Situé juste derrière eux, au coin de la place, je m'attends à les voir refluer mais à ma grande surprise ils tiennent bon. Ils allument même une belle série de fumigènes jaunes qui font qu'on n'y voit plus rien, et qui rappellent un peu de l'ambiance sous l'Arc de Triomphe.

Nous avons quelques heures à tirer ici, ballotés d'un côté de la place à l'autre au gré des nuages des vapeurs et de la direction du vent. Le protocole est toujours le même : un manifestant lance un premier projectile, généralement une petite bouteille en plastique vide, qui atterrit à un mètre devant le cordon de policiers visé. Il n'en faut pas plus aux forces de l'ordre pour déverser tout ce qu'ils ont sur la foule, laissant un paquet d'individus sur le carreau qui reviennent furieux,

général de nouveaux jets divers et variés (le plus souvent parfaitement inoffensifs) qui servent à leur tour de prétexte à des séances de matraquages et autres jets de grenades au milieu des passants, et ainsi de suite. Faouzi mettra près de trois heures à desserrer l'étreinte pour sortir les gens de la nasse, une fois celle-ci définitivement refermée. Mais je commence à être habitué et, ayant promis de ne pas rentrer en fin de soirée, je me suis extrait juste avant la fermeture par le boulevard Magenta, la seule issue qui s'offrait à moi et à ceux qui souhaitaient quitter le théâtre des opérations avant que la situation ne dégénère totalement.

Dans les jours qui suivent, l'ONU et le Parlement européen se joignent aux organes déjà cités plus haut pour dénoncer « un usage excessif de la force ». Une grève générale est annoncée ce mardi par les syndicats. Vont-ils être à la hauteur de la situation ? À votre avis ? Vous n'en avez aucun souvenir, moi non plus. Heureusement, mes notes sont là pour me rappeler : « 5 février, pseudo-grève générale avortée ». Les corps intermédiaires de ce pays ont décidément foutu le camp, nous sommes seuls. Et qui connaît son histoire sait qu'il a toujours attendu le dernier moment, la proximité de l'extinction de la dernière lueur d'espoir pour retourner la table. Les Gilets jaunes qui ont participé à cette journée à Paris en sont tous sortis frustrés. Un trajet classique de la gauche, tout ça pour assister à des dissensions « internes » et finir gazés place de la République, entre le Burger King et la boutique Bouygues Télécom, plutôt qu'avec style entre le Fouquet's et Louis Vuitton. Intolérable ! L'acte suivant ne sera donc pas déclaré.

Rendez-vous sur les Champs ! Et d'emblée on retrouve l'esprit des débuts. Deux mois ont passé, mais les têtes s'échauffent toujours vite. Ça tabasse donc dès le matin, et lorsque le gros de la foule entreprend de descendre l'avenue pour aller dire bonjour à ses députés (après tout ils ne sont que de l'autre côté du pont, face à la place de la Concorde), la ligne de CRS qui accompagne le mouvement n'est pas sereine. Le commissaire lui-même se porte au-devant de ses hommes pour exhorter la foule à rester pacifique. Las, un manifestant surgit et lui assène un magistral coup de pied dans les gencives. L'officier ne se laisse pas démonter, reprend immédiatement ses esprits et se lance à la poursuite de son agresseur, sans réfléchir. Il se retrouve seul au milieu de la foule qui se referme autour de lui et ses collègues viennent alors le dégager par la manière forte, faisant le vide autour d'eux à grands coups de matraque.

Devant l'Assemblée nationale, la tension est maximale et les munitions pleuvent. Une grenade fait disparaître la main de Sébastien, simple manifestant, au pied des colonnes du Palais Bourbon. « C'est bien fait pour sa gueule », dira ce soir-là Yves Lefebvre, secrétaire général du syndicat FO-Police et ami du genre humain. La foule en délire, ivre d'une proximité jamais conquise jusqu'alors avec les véritables lieux de pouvoir (*y compris* la Commission européenne, qui a ses bureaux sur le trottoir d'en face, et l'ambassade des États-Unis de l'autre côté du pont) boucle alors son grand circuit institutionnel en se hissant jusqu'au Sénat, puis direction le Champ de Mars, le tout dans un grand capharnaüm. Je n'en reviens pas.

C'est aux abords de l'École militaire que je retrouve par hasard un ancien ami que je n'ai pas vu depuis près de dix ans. Nous nous étions rencontrés dans un contexte politique, déjà, et nous avons depuis pas mal bourlingué chacun de notre côté. J'ai énormément de plaisir à revoir Patrick, et beaucoup de questions à lui poser sur son parcours. Nous arpentons ensemble les dernières centaines de mètres qui nous séparent de la Tour Eiffel, lorsque nous passons devant un véhicule Vigipirate littéralement carbonisé. Des témoins de la scène nous racontent

comment, après que l'incendie du véhicule se soit déclaré, des Gilets jaunes ont porté le second véhicule situé juste derrière, le déplaçant suffisamment pour éviter que le feu passe d'une voiture à l'autre. Nous apprendrons quelques jours plus tard que l'incendiaire, un individu isolé, n'en était pas à sa première dégradation depuis le début de la journée, il était même suivi et observé à distance par des policiers qui garnissaient son dossier sans pour autant l'appréhender. Les militaires en déduiront ce qu'ils voudront, puisque la police a laissé l'un de leurs véhicules cramer tandis que le second était préservé des flammes par des Gilets jaunes. Le tout pour une opération Sentinelle qui a déjà poussé les organismes de nos militaires à bout dans des patrouilles le plus souvent inutiles, sans compter les stations debout interminables devant des bâtiments dont ils avaient parfois du mal à saisir l'intérêt stratégique.

Portés par le flux imposant des manifestants qui nous entourent, nous longeons le Champ de Mars puis nous engageons sur le pont, pour atterrir aux pieds du Trocadéro. Les escaliers qui donnent accès à l'esplanade sont jaunes de monde, mais pas seulement, car le lieu est la proie des touristes, et l'on voit les compagnies de CRS visiblement désarçonnées qui se demandent comment réprimer en pareil contexte. Dans le groupe qui s'est agrégé autour de nous, cette réflexion fait son chemin et la question de garder le gilet commence à se poser, qui fait de nous des cibles mouvantes comme à la parade, dans un tir aux pigeons flous.

Parvenus en haut des marches, nous nous y asseyons pour nous reposer de cette longue randonnée et faire le point. Dans notre dos, au milieu de l'esplanade, deux CRS coursent un type, mais une fille s'interpose sous les applaudissements de la foule. Devant nous, en contrebas, une poubelle s'enflamme devant une colonne de CRS qui décide de gazer tout ce qui se trouve à sa portée. Ils seront bientôt au pied des marches, les canons pointés vers le haut. Il est déjà tard, et la première grenade ascensionnelle me décide à quitter les lieux. Le métro est encore ouvert, il faut en profiter. Devant la bouche, une touriste (était-elle australienne ? autrichienne ? je ne sais plus) me demande de lui expliquer le mouvement. L'œil sur les grilles du souterrain, pour qu'elles ne se ferment pas sous mon nez, j'entame alors une analyse de la situation en anglais. Elle est très intéressée et ne veut pas raconter n'importe quoi une fois rentrée dans son pays. Évidemment, avec moi, elle a droit à un autre son de cloche que celui que pourra lui donner la télévision dans son hôtel.

Le soir, sur BFM, on ne parle évidemment que de violence. Tous les invités du plateau veulent restreindre le droit de manifester. Le gouvernement est coupable, certes, mais uniquement de ne pas réprimer encore plus, de ne pas légiférer pour mettre une bonne fois pour toute cette chienlit hors-la-loi. Le décalage n'a jamais été aussi profond. Il est plus que temps de s'engager, et de s'engager au maximum. Les samedis ne me suffisent plus. En semaine, il se passe des choses aussi. Il y a des réunions un peu partout, peut-être un groupe local proche de chez moi (je vois Paris de ma fenêtre, je me dis que c'est peu probable). Je me dis qu'il faut faire des rencontres, afin de comprendre comment certains leviers pourraient être actionnés, si quoi que ce soit est à ma portée. C'est le début d'un long chemin qui me mènera petit à petit au cœur de la machine ou plutôt, puisque chacun sait qu'il n'y en a pas vraiment, en un certain nombre de ses points névralgiques jusqu'à en saisir, en tout cas je l'espère, la cohérence profonde.

La suite au prochain chapitre.

Fabrice Grimal